

**CARNETS DE
GÉOGRAPHES**

Carnets de géographes

11 | 2018
Varia

Du mobile à l'immobile

Récit d'expérience migratoire dans les « barracks » de Belgrade

Adrian Foucher



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdg/1281>

DOI : 10.4000/cdg.1281

ISSN : 2107-7266

Éditeur

UMR 245 - CESSMA

Référence électronique

Adrian Foucher, « Du mobile à l'immobile », *Carnets de géographes* [En ligne], 11 | 2018, mis en ligne le 15 septembre 2018, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdg/1281> ; DOI : 10.4000/cdg.1281

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.



La revue *Carnets de géographes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Du mobile à l'immobile

Récit d'expérience migratoire dans les « barracks » de Belgrade

Adrian Foucher

NOTE DE L'AUTEUR

Note : En mai 2017, la municipalité de Belgrade a donné l'ordre d'évacuer le camp informel de Belgrade. Un immense projet d'aménagement, le *Belgrade waterfront*, doit en effet entraîner la destruction des « barracks » au profit de la construction d'un immeuble à l'architecture moderne au bord de la Save.

Introduction

- 1 En 2015, le Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (UNHCR) estime que le nombre de personnes déplacées a atteint son niveau le plus élevé depuis la création de l'agence après la seconde guerre mondiale. Cette même année, plus de 800 000¹ personnes ont traversé la mer Égée depuis les côtes turques dans le but d'atteindre les îles grecques de Lesbos, Chios, Kos, Samos et Leros. Ces hommes et ces femmes, voyageant seuls ou en famille, rejoignaient ensuite la Grèce continentale afin de traverser la République de Macédoine (FYROM), la Serbie, la Hongrie ou la Croatie et la Slovaquie, et enfin l'Autriche pour rejoindre un pays d'Europe de l'Ouest ou du Nord.
- 2 Face à ce que médias et politiques européennes qualifient de « crise des migrants », mais qui peut être également perçue comme une « crise de l'accueil » (Blanchard, Rodier, 2016), deux types de décisions publiques ont été mises en place en Europe afin de mettre fin aux arrivées de migrants. La première, issue d'une poignée de gouvernements européens, a érigé des barrières physiques le long des frontières pour empêcher toute tentative d'entrée illégale sur le territoire ; la seconde, développée à l'échelle de l'Union Européenne, a poursuivi la politique d'externalisation des frontières de l'U.E. Ainsi, en août 2015, la Hongrie a érigé le long de sa frontière avec la Serbie 175 km de clôtures barbelées dans le but de prévenir toute tentative d'entrée illégale sur son territoire, et a

été imitée en novembre 2015 par la Croatie et la Macédoine. Peu après, le 18 mars 2016, l'Union Européenne signait un accord avec la Turquie visant à mettre fin aux départs depuis les côtes turques de bateaux de « migrants illégaux » en échange d'un soutien financier, de la libéralisation des visas pour les résidents turcs vers l'Europe et de la réouverture des négociations d'intégration de la Turquie à l'Union-Européenne (Withol de Wenden, 2016).

- 3 L'accord Turquie-Europe a entraîné une forte baisse du nombre de bateaux traversant la mer Égée tandis que la fermeture physique des frontières des pays de la route balkanique a provoqué une situation de blocage des migrants en Serbie et en Grèce.
La Serbie accueillait ainsi début 2017 plus de 7.000 migrants logés dans 18 structures gouvernementales réparties autour de la capitale et à proximité des frontières macédonienne, croate et hongroise, ainsi que dans un camp informel situé en plein centre-ville de Belgrade. Ce camp est un refuge pour des populations d'origines afghane et pakistanaise, composées exclusivement d'hommes dont la majorité est âgée de moins de trente ans.
- 4 Ces politiques de fermeture des frontières ont entraîné une succession de sas et de zones d'attente et ont été associées à une vaste politique d'encampement (Agier, 2011), en Grèce et en Serbie. En Grèce, cette politique est d'ailleurs qualifiée par la Commission Européenne de « *hotspot approach* »². Malgré ces restrictions et le développement de structures d'accueil officielles, le camp informel du centre-ville de Belgrade et sa population composée exclusivement de jeunes hommes originaires d'Afghanistan et du Pakistan montrent l'adaptation dont sont capables les pratiques migratoires face aux politiques restrictives.
- 5 Cet article, en parti inspiré par les travaux de terrain de chercheurs comme Michel Agier et Alice Corbet sur le processus d'encampement, soit sur la manière dont les déplacés prennent possession du camp et le transforme en lieu de vie (Corbet, 2014), examinera ici l'immobilité contrainte des exilés à travers l'étude du camp de Belgrade dans son quotidien, ainsi que leur mobilité par l'observation participante d'une tentative de traversée de la frontière serbo-hongroise. Sous la forme d'un récit de terrain, il décrit comment ces deux phases de mobilité et d'immobilité cohabitent et s'alternent au sein d'un même processus migratoire. La première partie de ce texte présente le retour à Belgrade d'un jeune Pakistanais après plusieurs tentatives de passages échouées à la frontière serbo-croate. Il décrit ensuite le quotidien des hommes installés dans le camp informel de Belgrade puis la manière dont s'organisent les tentatives de traversée à la frontière serbo-hongroise depuis ce camp.
- 6 Cette expérience de terrain a été menée en binôme avec Simone Peyronel, photographe rencontré à Gaziantep en Turquie en janvier 2016 dans le cadre de nos participations respectives à un programme humanitaire. Tous deux semblablement motivés pour étudier la poursuite du parcours de ces centaines de milliers de personnes, Simone et moi avons décidé de remonter la route balkanique par la Croatie, la Serbie, la Macédoine et la Grèce, sur une période de six semaines, et par le biais de moyens exclusivement terrestres afin de pouvoir mener nos études de terrain de la manière la plus approfondie possible.

Première rencontre : le train

- 7 Le 17 Février 2017, la capitale serbe affiche une température légèrement supérieure à 0 degré Celsius. Dans l'enceinte de la gare de Belgrade, le café Peron fait discrètement face aux rangées de rails. À l'intérieur, nous ne sommes pas les seuls étrangers, au point qu'en fait seul le serveur est serbe. Tout autour des jeunes hommes originaires d'Afghanistan et du Pakistan discutent et jouent aux cartes. Ils jettent de temps à autre un regard sur leur téléphone portable relié à un paquet de multiprises emmêlées. Dans le fond du café, une flaque d'eau grossissante provient de la salle de bain où plusieurs personnes font leur toilette. L'ambiance est chaleureuse, rythmée par les entrées et les sorties de ces groupes de jeunes hommes qu'accompagnent chaque fois une vague de salutations. C'est grâce à une rencontre faite une journée plus tôt que nous avons découvert l'endroit.
- 8 Nous sommes arrivés la veille par le train en provenance de Zagreb. Durant le trajet, à Sid, - première ville serbe après la frontière croate -, une vingtaine de jeunes Pakistanais montent à bord. Les passagers, Serbes et Croates, font preuve d'attitudes aussi variées que discrètes : ignorance, curiosité, tension... Le groupe de jeunes voyageurs est jovial et souriant. Certains très jeunes présentent un visage à peine sorti de l'enfance. Lors du contrôle des billets, le plus âgé du groupe sort une liasse de tickets. Son nom est Ihsan³ et il semble mener le groupe. À la descente du train nous parvenons à croiser son regard et à entamer la discussion. Il nous conduit au café Peron pour discuter. Ihsan était professeur d'anglais au Pakistan. Il ne connaît pas particulièrement les jeunes du train, il les a rencontrés sur la route. Ensemble ils ont quitté le village de Sid, situé à la frontière serbo-croate, où ils résidaient depuis plusieurs semaines et depuis lequel ils essayaient, en vain, de se rendre en Croatie. La veille ils ont été prévenus par les autorités locales qu'un nouveau camp allait ouvrir dans la capitale serbe, offrant couchages et douches journalières. Ils se rendent à Belgrade pour en bénéficier.

Figure . Café Peron, février 2017



Crédit : Simone Peyronel

Belgrade : le camp

- 9 Au café Peron. Si le café est aussi fréquenté, c'est parce les bâtiments désaffectés de la gare ferroviaire de Belgrade situés à proximité offrent un abri à près d'un millier d'individus. Ces bâtiments, surnommés « barracks » par ses habitants, forment deux lignes d'édifices en béton auxquelles s'ajoutent quelques cabanes longeant la ligne de chemin de fer. Hors de l'enceinte de la gare de l'autre côté de la route, les migrants ont investi un parking à deux étages dans lequel ils ont installé des tentes. La chape bétonnée leur offre une protection contre la neige, mais pas contre le froid.
- 10 Décrire la vie dans le camp est difficile. La plupart des activités visibles sont dues à l'initiative de bénévoles qui organisent les distributions de nourriture, de vêtements et de biens de premières nécessités. Certains jours, une camionnette munie d'un groupe électrogène se gare entre les « barracks » pour permettre à chacun de recharger son téléphone. Deux à trois matins par semaine, un autre véhicule appartenant à des locaux livre du bois. Migrants et bénévoles s'associent alors pour fendre les bûches qui serviront à alimenter les rustiques poêles à bois installés au sein des *barracks* au cours de l'hiver. Avant leur installation, pour se chauffer, les habitants du camp brûlaient ce qu'ils avaient sous la main, y compris des déchets plastiques dont les fumées mal évacuées des bâtiments ont provoqué plusieurs cas d'intoxication respiratoire.
- 11 Les activités physiques semblent particulièrement prisées. Parties de football et de cricket sont régulièrement improvisées. Elles sont, semble-t-il, le seul remède valable pour lutter contre la morosité ambiante.
- 12 Non loin du camp et située face à une maison associative accueillant des migrants Médecins Sans Frontière (MSF) assure une permanence médicale dans le centre-ville.

Figure . Habitant des "barracks" de Belgrade, février 2017



Crédit : Simone Peyronel

- 13 En dehors du périmètre du camp, les migrants entretiennent un rapport restreint à la ville. Ils sont visibles dans les alentours de la gare et dans le petit parc faisant face à l'université qui jouxte le parking habité. Quelques commerces leur permettent de se doucher pour une somme modeste ou de téléphoner à l'étranger et de se connecter à internet. Le vendredi ils sont nombreux à se rendre dans l'unique mosquée de Belgrade, monument d'époque ottomane, où est organisée une distribution de nourriture par une association locale.
- 14 Bénévoles, associatifs et migrants eux-mêmes nous font comprendre que le principal problème ici, au-delà des aspects sanitaires et des conditions matérielles, est l'absolu manque de perspective de leur situation. Alors qu'ils financent souvent leur voyage au prix d'un lourd endettement, ils se retrouvent bloqués dans un pays où ils n'ont aucun désir de rester et sont dans l'impossibilité de travailler. Cette situation leur coûte, aux plans moral et financier. La distribution de nourriture dans le camp et à la mosquée ainsi que les distributions de vêtements leur servent ainsi à économiser l'argent nécessaire pour avancer. La plupart d'entre eux affirment apprécier la Serbie et sa population qu'ils décrivent accueillantes et bienveillantes. Ils expriment avec emphase leur sentiment de sécurité et le respect dont la police fait preuve à leur égard, comme s'ils avaient normalisé les violences subies lors de leurs précédentes expériences. À l'opposé, ils décrivent fortement la Bulgarie et dénoncent les agressions que beaucoup semblent avoir subies lors de sa traversée. « *In Bulgaria many people died. Police is only mafia. They beat us, take our money, our phone. They send the dog, just like this* ». Plusieurs montrent des cicatrices, des traces de morsures de chien. Sur leurs téléphones défilent des photos de jeunes garçons, tabassés par la police locale. Ces images circulent sur les différentes applications de communication : *facebook*, *what's ap*, *viber*, qu'ils utilisent et à travers lesquelles ils échangent informations et conseils. Ces réseaux sociaux sont également la source de nombreuses rumeurs concernant la « route » et sur lesquelles ils s'appuient

pour prendre des décisions liées à leur parcours. Leur rencontre dans le camp avec des volontaires d'origine européenne représente pour eux une opportunité de multiplier leur source d'information et de développer un réseau dans les pays où ils souhaitent se rendre. Le camp de Belgrade n'est ainsi qu'un sas d'attente dans lequel ils patientent à l'affût d'une opportunité de départ. Malgré leur vision positive de l'espace serbe, tous expriment le souhait de partir en raison de la situation économique du pays qui, jugent-ils, ne leur permettra pas de travailler. Cela explique qu'aucun investissement ne soit entrepris dans le camp, les habitants ne s'y projetant pas à long ni même à moyen terme.

Photographie : Camp informel de Belgrade, mars 2017.



Crédit : Simone Peyronel

Mouvement : tentative de départ

- 15 Lors d'une distribution de vêtements organisée sur un parking à proximité du camp, nous rencontrons un homme nommé Rama. Originaire du Pakistan, il explique avoir travaillé dans une banque. Il est discret sur les motivations de son départ. Comme beaucoup, il souhaite rejoindre l'Europe occidentale par le biais de la Hongrie et nous informe qu'il tentera de traverser la frontière serbo-hongroise le lendemain.
- 16 Le 21 février 2017, nous prenons le bus à destination de Subotica, petite ville serbe située à proximité de la frontière hongroise que nous savons être un point de rassemblement et de départ pour la Hongrie. Malheureusement sans nouvelle de Rama, nous entreprenons seuls ce trajet mais ne désespérons pas longtemps. Juste derrière nous, dans le fond du bus, huit Pakistanais chargés de nombreux sacs à dos s'apprêtent probablement à « voyager ». Le contact est rapidement établi. Notre principal interlocuteur, qui s'exprime dans un anglais très clair, était professeur de sport ; il explique avoir quitté son pays suite à plusieurs attaques de Talibans sur son village situé à proximité de la frontière afghane. Il a laissé sa femme et ses enfants avec son frère et a entrepris ce voyage en quête « d'une destination sûre » où il pourra rapatrier sa famille dans un futur espéré proche.

- 17 Dans le bus, les passagers ne semblent pas prêter une attention particulière à ce groupe. À Novisad, lors d'un arrêt, une femme serbe sur le point de descendre se retourne pour souffler : « good luck ». Comme nous ne cessons de les interroger sur leur projet de traversée, le professeur de sport nous propose en souriant de les accompagner.
- 18 À Subotica, à la descente du bus, un autre groupe de Pakistanais munis de sacs attend nos co-passagers qui nous présentent brièvement. Ensemble, ils rassemblent leurs effets et escaladent un grillage séparant la station routière et une voie ferrée. Débute alors leur marche.
- 19 Sur la route sont présents de nombreux autres migrants, des « passagers », comme certains se surnomment. Il est 16h, le ciel est encore clair. Sur le bas côté sont visibles des affaires abandonnées : vestes, tee-shirts, sacs à dos bleus estampillés en lettres blanches : « UNHCR The UN refugees Agency ». Un membre de notre groupe affirme que cela sera sa septième tentative de traversée ; la neuvième surenchérit alors un autre en souriant. Dans leur discours, ils recourent fréquemment à des termes issus du champ lexical du sport et du voyage. Ces tentatives de traversées à répétition ont même été surnommées « The game ». Le franchissement du mur barbelé prend la forme d'une victoire qui donne le droit de passer à l'étape suivante. Après 40 minutes environ, nous atteignons une importante bâtisse en briques complètement délabrée. La demeure a des allures d'ancien bureau de poste ou de gare. Une cinquantaine de personnes y sont visibles. Plusieurs personnes accueillent notre groupe avec chaleur. Les marcheurs semblaient attendus. Ils entrent alors dans la maison pour y déposer leurs affaires. Cet endroit fait penser à une aire de repos, un relai entre deux étapes : des hommes assis dans l'herbe discutent et se restaurent tandis que d'autres communiquent au téléphone. « *I call my wife* », nous dit le professeur en disparaissant derrière la maison. Ceux qui tenteront de traverser ce soir ne repartiront qu'à la tombée de la nuit. Il nous apparaît alors que ce ne sont pas eux qui décident des modalités de leur passage mais un acteur tiers.
- 20 Notre marche commune s'est faite de manière très cordiale, amicale même, mais un homme barbu et de haute taille qui a accueilli notre groupe nous observe avec une franche hostilité. Nous prenons les devants, optant pour la franchise. Nous sommes très intéressés par ce qu'ils s'apprêtent à traverser la frontière et cherchons à documenter par des récits et des images ce que de nombreuses personnes vivent pour atteindre l'Europe. Nous discutons un moment, il s'est adouci mais sa position reste négative. Il avance qu'ils marcheront de nuit, par des chemins difficiles et qu'il sera compliqué pour nous de rentrer seuls quand ils seront passés. Nous faisons demi-tour, songeurs à la manière dont nous aurions pu procéder.
- 21 À la gare routière de Subotica, notre point de départ, nous avons la surprise de croiser deux membres de notre groupe de marcheurs chargés du ravitaillement pour le soir. Au menu : barres de céréales et biscuits en tout genre, chips, sodas, boissons énergisantes.
- 22 Le hall de la gare routière, doté de nombreuses prises électriques et d'une connexion wifi publique efficace constitue ainsi un bon point de rendez-vous pour les nouveaux arrivants. Nous reconnaissons alors un homme qui faisait partie du groupe de Rama ; il nous fait signe. Il se nomme Muhamad. Il tentera également de traverser ce soir et nous propose de l'accompagner.
- 23 De Subotica, nous prenons le bus pour Palic, village serbe, accolé à la frontière hongroise, où a lieu leur rendez-vous. Muhamad est accompagné de son cousin. Au Pakistan, il avait un camion de distribution coca-cola. Il a fui le pays après avoir vu deux hommes se faire

assassiner en pleine rue et a été lui-même menacé. À 21h, la nuit est sombre. Nous marchons de l'arrêt de bus jusqu'au chemin de fer. Des groupes de jeunes vêtus de multiples couches de vêtements récupérés apparaissent dans la nuit. Palic est une toute petite ville et il est difficile d'imaginer que leur présence puisse être ignorée. Une vingtaine de personnes sont assises le long des rails. Peu d'entre eux semblent avoir plus de trente ans et tous sont originaires du Pakistan. Le fonctionnement par réseaux de passe entraîne le rassemblement des « passagers » par origines. Par certains aspects, ces réseaux fonctionnent comme des tours opérateurs (Charef et Cebrian, 2009) prenant en charge leurs « clients » depuis leur province d'origine jusqu'à leur point d'arrivée. L'utilisation d'un réseau particulier entraînera ainsi le rassemblement d'un groupe particulier lors des tentatives de passage. Sans que nous nous l'expliquions réellement, nous avons également remarqué que la population du camp qui pouvait paraître homogène au premier abord, se mélangeait en réalité peu, entre nationalités pakistanaise et afghane. Ce clivage n'a pas lieu pour des raisons linguistiques car de nombreux afghans et pakistanaïes rencontrés proviennent de régions situées à proximité de la frontière pakistano-afghane et sont en mesure de communiquer. En outre, et contrairement à ce que nous supposions, beaucoup de ces jeunes n'effectuent pas le « voyage » ensemble mais se sont rencontrés sur place : les groupes se défont et se recomposent le long du voyage en fonction des circonstances. Le parcours migratoire semble ainsi dans la pratique être autant une aventure de groupe qu'une expérience individuelle.

- 24 Le long des rails, un groupe se met en mouvement. Problème, alors que nous faisons la connaissance d'autres membres, nous réalisons soudainement que Muhamad a disparu. Il était notre garant et semblait respecté. Nous rattrapons le groupe, mais Muhamad n'est pas avec eux. Ils sont méfiants. Plus loin, un autre groupe marche le long des rails, nous les laissons également prendre de l'avance par crainte de les effrayer. Les deux groupes sont composés d'environ 8 personnes. La nuit est parfaitement noire, chacun prend garde à faire le moins de bruit possible. Dans le voisinage, les chiens aboient et signalent la présence des marcheurs. Nous continuons à avancer seuls et apercevons sur notre chemin trois jeunes gens à l'arrêt ; l'un, à terre, se fait bander une cheville par un camarade. Ils prennent la fuite à notre vue ; le blessé boite sévèrement. Nous retrouvons finalement Muhamad. Tendus, il nous demande de les laisser partir seuls prétextant que nous ne pourrions pas rejoindre la ville lorsqu'ils auront traversé. Il utilise la même logique argumentative que l'homme précédent.
- 25 Ils auront encore du chemin à parcourir avant la frontière, 5, 10km à travers bois et champs en fonction du point de passage qu'ils visent. Ils devront ensuite franchir la clôture barbelée de 4m de haut surplombant un fossé. Côté hongrois, des patrouilles policières s'assurent de la bonne garde de la frontière et mènent des rondes très serrées. Nous sommes revenus le lendemain sur les lieux et avons parcouru à nouveau le trajet jusqu'à la frontière depuis un village nommé Horgos. Le champ où nous nous trouvons est jonché d'effets personnels : tee-shirts, blousons, restes d'emballage de nourritures dont ils se sont délestés avant de traverser. Ils marchent en groupe jusqu'à la frontière mais lorsque le passeur ouvre le grillage à la tenaille, chacun court dans une direction. Cette tactique de dispersion permet d'accroître les chances de passer d'au moins une partie du groupe. D'après eux, une fois Budapest rejointe, la « partie » sera quasiment « gagnée ».
- 26 Photographie : Marche vers la frontière hongroise à proximité de Sbotica, Serbie, février 2017



Crédit : Adrian Foucher

- 27 Pour conclure, l'immobilisme contraint auquel est soumise la population du camp de Belgrade n'apparaît que comme une phase d'attente entre deux phases de mouvement. Le camp de Belgrade prend ainsi la forme d'un « campement-étape » ou l'attente et l'immobilisation sont des caractéristiques communes de l'encampement (Agier, 2008). Contrairement aux « camps-villes » tels, par exemple, Dabaad au Kenya, Maheba en Zambie, Zaatar en Jordanie la population du camp de Belgrade, comme énoncé plus haut, ne procède à aucun investissement pour améliorer son quotidien. D'ailleurs l'installation dans ce camp informel n'est due qu'à leur crainte d'être expulsés s'ils rejoignent une structure d'accueil officielle. Cette frayeur est basée sur une rumeur collective, mais la peur d'échouer dans leur projet migratoire est telle que le millier d'individus du camp préfère supporter les conditions de ce lieu plutôt que d'intégrer les structures officielles offrant un confort, certes relatif, mais bien supérieur au camp informel.
- 28 Dans le camp, cette phase d'attente est ainsi mise à profit, malgré la dureté des conditions, pour reprendre des forces après un passage par la Bulgarie souvent éprouvant et pour peaufiner le projet migratoire des individus.
- 29 Quelques jours après l'expérience de traversée, par hasard, nous croisons à nouveau, le professeur de sport à Belgrade. La nuit de notre rencontre, personne, une fois encore, n'est parvenu à traverser. La police hongroise est intervenue si vite, que la majeure partie du groupe se tenait encore côté serbe. Suite à cet échec, il a retrouvé sa place dans un camp officiel situé à proximité de Belgrade (il ne croit pas aux rumeurs de déportation⁴) et retentera sa chance bientôt, peut-être la semaine suivante, ou à la fin du mois. Avec l'arrivée du printemps, les températures remontent et rendent moins difficiles les tentatives qui sont à cette période plus nombreuses.

Photographie : "Barracks" de Belgrade et "Belgrade waterfront" project, février 2017



Crédit : Simone Peyronel

BIBLIOGRAPHIE

- Agier M., 2008, « L'encampement comme nouvel espace politique », *Vacarme*, vol. 44, no. 3, 80-80.
- Agier M., 2011, « L'encampement du monde », *Plein droit*, vol. 90, no. 3, 2011, 21-24.
- Agier M., 2008, *Gérer les indésirables : des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*, Paris, Flammarion.
- Azita B., 2013, « Istanbul-Athènes », *Hommes et migrations*, 1304, 27-33.
- Blanchard E., Rodier C., 2016, « « Crise migratoire » : ce que cachent les mots », *Plein droit*, no 111, 3-6.
- Charef et Cebrián, 2009, « Des pateras aux cayucos : dangers d'un parcours, stratégies en réseau et nécessité de passeurs », *Migrations Société*, no 125, 91-114.
- Corbet et Michalon, 2017, « Collaborer avec des organismes non gouvernementaux pour enquêter sur les camps de migrants et de déplacés », *Migrations Société*, no 167, 53-62.
- Corbet A., 2014, « Dynamiques d'encampement : Comparaison entre un camp formel et un camp informel en Haïti », *Cultures et conflits*, no 93, 87-108.
- Corbineau C., 2014, « Migration et asile en Serbie : une européanisation des politiques publiques et associatives ? », *Géocarrefour*, No. 89/3, 183-191.
- Prestianni S., 2013, « Migrants, d'un bord à l'autre », *Vacarme* no 63, 63-81.
- Pillant L., 2016, « En Grèce, une crise migratoire chronique », *Plein droit*, no 111, 31-34.
- Rodier C., 2008, « Externalisation du contrôle des flux migratoires : comment et avec qui l'Europe repousse ses frontières », *Migrations Société*, Vol. 116, No. 2, 105-122.

Tarrius A., 2017, Fluidité de l'identité du chercheur en situation d'immersion le long des territoires de circulations migratoires », No. 169, 41-52.

Wihtol de Wenden C., « L'accord entre l'Union européenne et la Turquie : un jeu de dupes ? », *Esprit*, 2016/5 (Mai), 11-14.

NOTES

1. D'après le rapport « The refugee crisis through statistics » publié par le centre de recherche European Stability Initiative en février 2017 et se basant sur les chiffres fournis par la police hellénique, 876 200 personnes ont traversé les frontières turco-grecques en 2015 dont 872 500 par la mer. Rapport consultable en ligne : <http://www.esiweb.org/pdf/ESI%20-%20The%20refugee%20crisis%20through%20statistics%20-%2030%20Jan%202017.pdf>
2. Document publié par la Commission Européenne : « The hotspot approach to managing exceptional migratory flows », consultable en ligne : https://ec.europa.eu/home-affairs/sites/homeaffairs/files/what-we-do/policies/european-agenda-migration/background-information/docs/2_hotspots_en.pdf
3. Tous les noms cités dans le texte sont des pseudonymes
4. D'après les entretiens menés auprès de la population du camp de Belgrade en février et mars 2017, la population du camp de Belgrade ne souhaite pas intégrer les structures d'accueil car craint que cela entraîne leur expulsion du pays. Une hypothèse est que ces rumeurs soient liées à la perception des habitants du camp des pratiques engendrées par les accords de Dublin. Ces accords stipulent en effet que les migrants entrés illégalement en Europe, en cas d'arrestation, soient renvoyés dans le pays par lequel ils sont entrés, soit pour la grande majorité, en Grèce et en Italie.

RÉSUMÉS

En 2015, suite au nombre historiquement élevé d'exilés empruntant la route balkanique pour rejoindre l'Europe, le gouvernement hongrois a procédé à la fermeture de sa frontière commune avec la Serbie, transformant l'espace serbe en impasse. Malgré l'ouverture d'une quinzaine de centres d'accueil sur le territoire serbe, un camp informel existe dans le centre de Belgrade où ont trouvé refuge des jeunes hommes originaires d'Afghanistan et du Pakistan. « Prisonniers » en Serbie, ces jeunes migrants alternent ainsi dans leur projet migratoire des phases de mouvement et des phases d'immobilité contraintes, que cet article tentera de présenter sous la forme d'un récit.

In 2015, following the Balkan road migration's historical peak, the Hungarian government shut down its common border with Serbia, turning Serbian space into a dead end. Despite the existence of 18 reception centers on the Serbian territory, young men from Afghanistan and Pakistan dwell in a non-formal camp located in the city center of Belgrade. Blocked in Serbia, these young migrants alternate between mobility phases and imposed non-mobility phases during their migration process. Written as a narrative, this article aims to describe the alternance between mobility and non-mobility phases.

INDEX

Thèmes : Carnets de terrain

Keywords : Migration, Balkan route, refugee camps, border, Belgrade, Serbia

Mots-clés : Migration, route des Balkans, camp de réfugiés, frontière, Belgrade, Serbie

AUTEUR

ADRIAN FOUCHER

Laboratoire Citeres

Université de Tours

Foucher.adrian [at] gmail.com